

QUAND BAT

LE TAMBOUR

Une vie de Frank Fools Crow, homme-médecine sioux — le podcast



ÉPISODE 3 · TRANSCRIPTION INTÉGRALE

« ENTRE DEUX MONDES : GRANDIR SOUS L'INTERDICTION »

Cette transcription intégrale est proposée aux personnes sourdes et malentendantes, et à toutes celles et ceux qui préfèrent lire. Elle restitue fidèlement l'épisode : les paroles, les textes du générique, les lectures d'extraits du roman, ainsi que les moments musicaux, signalés en petites capitales. Bonne lecture — et bon chemin.

OUVERTURE



Imaginez qu'on vienne chez vous confisquer les tambours. Qu'on brûle les objets sacrés sur la place publique. Que prier comme vos parents vous ait valu la prison.

Imaginez qu'on emmène vos enfants dans un internat à deux mille kilomètres, qu'on leur coupe les cheveux, qu'on leur interdise leur langue — trois coups de règle par mot.

Ce n'est pas une dystopie. C'est l'Amérique de 1899. Et c'est là que grandit un garçon de neuf ans nommé Frank Fools Crow.

♪ GÉNÉRIQUE — TAMBOUR ET FLÛTE ♪

« Un homme, un tambour, et un siècle traversé. Bienvenue dans Quand bat le tambour, le podcast qui raconte Frank Fools Crow — l'homme qui devint un os creux. »

TEXTE DU GÉNÉRIQUE D'OUVERTURE

LA TERRE QUI NE RÉPOND PLUS



1899. La famille de Frank arrive au terme d'un exode forcé, sur la réserve de Pine Ridge. Le nom sonne comme une promesse : « crête de pins ». La réalité est autre.

Des rangées de baraquements en bois brut, alignés au cordeau « comme des tombes ». Pas de cercle sacré, pas d'harmonie avec le paysage — seulement la géométrie froide de l'administration. Au centre : l'agence indienne, l'école, l'église méthodiste et son clocher.

Et pour l'enfant de neuf ans, un choc plus intime encore — le roman le dit en une image que je trouve bouleversante :

♪ AMBIANCE — VENT SEC, AUCUN TAMBOUR ♪

« Ce sol étranger, tassé sous le pas des soldats, ne répondait pas. Frank tendit l'oreille en vain : aucun écho, aucun battement. C'était comme si l'on avait tendu un tambour et qu'on en avait brisé la peau. »

LECTURE — CHAPITRE 5, EXTRAIT DU ROMAN

Souvenez-vous : depuis le premier épisode, un tambour bat sous la prairie. Ici, pour la première fois, l'enfant ne l'entend plus.

Car sur la réserve, l'agent indien a interdit toute pratique religieuse traditionnelle. Plus de huttes de sudation. Plus de cérémonies de la pipe. Plus de chants rituels. Les tambours sont confisqués, les objets sacrés brûlés publiquement. Et le roman comprend exactement ce qui se joue dans cette saisie :

« Lorsque les tambours furent emportés, Frank sut que ce n'était pas seulement du bois et de la peau que l'on volait : c'était le cœur battant de son peuple, le lien avec la Terre-Mère, réduit au silence par des mains étrangères. »

LECTURE — CHAPITRE 5, EXTRAIT DU ROMAN

Le dimanche, la messe est obligatoire. « Vous avez maintenant Jésus », déclare le pasteur méthodiste. « Il n'y a qu'un seul chemin vers Dieu. » Frank y assiste — et prie Wakhán Thánka en silence. Il vient de faire, à neuf ans, une découverte qui va gouverner sa vie : la vérité peut se cacher, se déguiser, survivre dans le secret.

LA MÉDECINE DES CŒURS



Dans ce monde-là, la résistance prend des formes minuscules et têtues.

Winona, la vieille femme-médecine, a été assignée à une baraque pour « célibataires âgés », séparée de sa communauté. Elle dépérit. Mais elle a cousu quelques plantes sacrées dans la doublure de sa robe, et continue de soigner en cachette ceux qui viennent la voir. Un jour, l'enfant lui pose la question qui résume tout l'épisode : comment peut-on guérir dans un lieu sans âme ?

« La vieille femme sourit tristement, ses mains ridées caressant une poignée de sauge séchée.

— Mon enfant, la médecine ne vient pas seulement des plantes. Elle vient aussi de l'amour que nous y mettons, de l'intention pure qui guide nos gestes. Même dans cette prison, nous pouvons guérir les cœurs. »

LECTURE — CHAPITRE 5, EXTRAIT DU ROMAN

Ailleurs, un ancien a trouvé une cave abandonnée sous une baraque : quelques initiés s'y réunissent en secret. On ne peut pas dresser une vraie hutte de sudation — trop visible —, alors on invente. On adapte. On sauve ce qui peut l'être.

Retenez cette scène : c'est exactement ainsi que la spiritualité lakota a traversé un demi-siècle d'interdiction. Non pas par des actes héroïques, mais par des plantes cousues dans un ourlet et des caves où l'on chante à voix basse.

LA NAISSANCE D'UN TAMBOUR



Et c'est cette même année que se produit, dans le roman, la scène la plus importante de toute l'enfance de Frank.

Son grand-père Knife Chief — un homme qui a connu les hivers sans bisons et dansé sous le Soleil jusqu'à perdre connaissance — l'appelle un soir près du feu.

♪ AMBIANCE — TAMBOUR LOINTAIN, TRÈS LENT ♪

« Écoute bien, petit. Aujourd'hui, je veux que tu entendes quelque chose que l'on ne peut pas oublier une fois qu'on l'a entendu. Écoute, le tambour parle la langue de ton sang. Il te dit qui tu es et d'où tu viens. »

LECTURE — CHAPITRE 6, EXTRAIT DU ROMAN

Puis il annonce à l'enfant qu'ils vont en fabriquer un. Et il ajoute cette phrase, dont Frank ne comprend pas encore le sens :

« Un tambour ne se fabrique pas, petit. Il naît. Et pour qu'il naisse, il faut que tu sois prêt à mourir un peu. »

LECTURE — CHAPITRE 6, EXTRAIT DU ROMAN

Suit l'un des plus beaux passages du livre. Les deux marchent longtemps dans les coulées boisées, et le vieil homme pose la main sur les troncs, écoutant quelque chose que l'enfant ne perçoit pas encore. « Pas celui-ci : son Esprit dort trop profondément. » « Celui-là est trop jeune, il n'a pas encore appris à chanter. » Jusqu'à un peuplier d'une quinzaine d'années, dans une clairière dorée. « Voilà. Il nous attend. »

Quand l'arbre tombe, Frank sent quelque chose se serrer dans sa poitrine : pour la première fois de sa vie, il vient de donner la mort. Son grand-père pose alors la main sur son épaule : « Pour que quelque chose de nouveau naisse, quelque chose d'ancien doit mourir. C'est la loi de la vie. »

Suivent des semaines de travail — sécher, creuser, poncer. Et au fil des gestes, l'enseignement se déploie. Écoutez bien celui-ci, il est la clé de tout le podcast :

« Le tambour doit être rond comme le cercle sacré de la vie, expliquait-il. Il doit être creux pour que l'esprit puisse y habiter. Et ses parois doivent être d'égale épaisseur pour que sa voix soit pure. »

LECTURE — CHAPITRE 6, EXTRAIT DU ROMAN

Creux pour que l'esprit puisse y habiter. Vous entendez ? À neuf ans, en apprenant à fabriquer un tambour, l'enfant reçoit déjà, sans le savoir, l'enseignement de toute sa vie : l'os creux. Il faudra soixante ans pour qu'il le formule ainsi — mais il est là, dans un morceau de peuplier évidé.

La nuit de pleine lune, sur une butte isolée, malgré le danger de l'interdiction, ils rassemblent le tambour selon le rite. « Ce ne sont pas tes mains qui travaillent, dit le grand-père, ce sont celles de tous tes ancêtres. » Quand l'instrument résonne enfin, l'enfant pleure sans s'en apercevoir.

« Maintenant, petit, tu comprends. Le tambour, c'est le cœur du peuple. Et toi, tu en es devenu le gardien. »

LECTURE — CHAPITRE 6, EXTRAIT DU ROMAN

CARLISLE



Mais l'automne arrive. Et avec lui, la loi des wasichu : tous les enfants doivent aller à l'école.

Avant le départ, un homme vient trouver Frank à l'aube — Stirrup, qui deviendra plus tard l'un de ses maîtres. Il frappe doucement un petit tambour d'entraînement, un rythme lent comme une respiration.

« — Tu sais, dit Stirrup sans lever les yeux, là où tu vas, ils voudront te faire croire que ce battement n'existe plus. Mais il sera toujours là. Ce tambour, c'est la voix de la Terre-Mère. Personne ne peut la faire taire. [...]

— Comment... comment on garde cette voix en soi ?

— En marchant comme si chaque pas frappait le tambour. En respirant comme si chaque souffle était un chant. Et en te souvenant que ton cœur bat au même rythme que la Terre. [...] Écoute-le bien aujourd'hui. Ce sera ton armure. »

LECTURE — CHAPITRE 7, EXTRAIT DU ROMAN

Puis c'est le train, et au bout du train, la Pennsylvanie : l'école industrielle indienne de Carlisle, « une forteresse de briques rouges » où l'on rassemble des enfants lakotas, cherokees, chippewas, pueblos.

Le premier choc est le barbier. Les longues nattes noires tombent sur le carrelage — et le roman trouve l'image juste : « chaque mèche tombait comme une plume d'aigle arrachée au ciel ». Car il faut comprendre ce que cela signifie chez les Lakotas : seuls les morts et les guerriers en deuil portent les cheveux courts. Couper les cheveux d'un enfant, ce n'est pas une mesure d'hygiène. C'est une mise à mort symbolique.

Et la devise de l'établissement ne laisse aucune place au doute :

« *You are Americans now. The Indian in you must die so that the man in you can live.* »
— *Vous êtes des Américains maintenant. L'Indien en vous doit mourir pour que l'homme en vous puisse vivre.*

LECTURE — CHAPITRE 7, EXTRAIT DU ROMAN

Réveil à cinq heures, discipline militaire, travaux forcés. Et les punitions : repas supprimés, corvées, et « le trou » — la cellule noire. Un camarade, Jimmy Two Hawks, y a passé trois jours pour avoir chanté un air lakota à l'atelier. Voici ce qu'il en rapporte :

« *Là-dedans, j'ai entendu mon tambour. Comme si mon grand-père frappait dessus, juste derrière le mur. Ça m'a tenu en vie.* »

LECTURE — CHAPITRE 7, EXTRAIT DU ROMAN

Frank, lui, prend une décision irrévocable : personne ne lui coupera les cheveux. Il ne restera pas. Dans le roman, ce refus n'est pas une fuite — c'est un choix de poste : « il savait que son choix, ce jour-là, avait fait de lui non pas un déserteur, mais un gardien ».

LA MINUTE D'HISTOIRE : DEUX MACHINES À EFFACER



Distinguons maintenant, comme promis, ce qui est attesté et ce qui appartient au roman. Et sur ce chapitre, la réalité dépasse largement ce qu'un romancier oserait inventer.

Première machine : les pensionnats. L'école de Carlisle, en Pennsylvanie, ouvre en 1879 ; son fondateur, le capitaine Richard Henry Pratt, a résumé sa doctrine en une formule restée tristement célèbre — tuer l'Indien dans l'homme pour sauver l'homme. Cheveux coupés, uniformes, prénoms chrétiens imposés, langues maternelles interdites et punies, séparation d'avec les familles pendant des années : le modèle sera reproduit dans des centaines d'établissements à travers les États-Unis et le Canada. Un rapport du ministère américain de l'Intérieur, publié en 2022 et complété en 2024, a recensé plus de cinq cents décès d'enfants dans ces écoles fédérales — un chiffre que les enquêtes en cours continuent de réviser à la hausse. En octobre 2024, le président des États-Unis a présenté des excuses officielles au nom de la nation pour cette politique.

Deuxième machine : l'interdiction religieuse. Dès 1883, le Bureau des affaires indiennes institue les « tribunaux des délits indiens », qui érigent en infractions les danses cérémonielles, les pratiques des

hommes-médecine et les distributions rituelles de biens. Les peines vont de la suppression des rations — dans des communautés qui en dépendent pour manger — à l'emprisonnement. Cela durera jusqu'à la circulaire de 1934 qui met fin à l'ingérence, et il faudra attendre 1978, l'American Indian Religious Freedom Act, pour que la liberté religieuse des peuples autochtones soit enfin garantie par la loi. Autrement dit : les tambours confisqués et les cérémonies clandestines du roman ne sont pas une licence dramatique. C'est le droit américain de l'époque.

Et Frank, dans tout cela ? Le Fools Crow historique n'a connu qu'une scolarité très brève et a parlé lakota toute sa vie — au point que ses biographes, et jusqu'aux commissions du Congrès devant lesquelles il témoignera en 1973, ont toujours travaillé avec un interprète. Le roman, lui, lui prête un anglais précoce et le fait passer par Carlisle : c'est un choix de romancier, qui condense en une expérience personnelle ce que sa génération entière a subi. Quant à Knife Chief, à Stirrup, à Jimmy Two Hawks : ce sont, pour le roman, des visages donnés à une transmission bien réelle.

CE QUI SE TRANSMET DANS L'OMBRE



Que retenir de cette adolescence entre deux mondes ?

D'abord ceci : quand une culture est interdite, elle ne meurt pas — elle change d'échelle. Elle quitte les grands rassemblements pour se réfugier dans le minuscule : des graines de maïs sacré cachées dans une chaussure, des herbes cousues dans un ourlet, un fragment de peau de tambour au fond d'un sac-médecine, une prière murmurée face à l'est avant le lever du jour. C'est ainsi, et pas autrement, que la spiritualité lakota a franchi le vingtième siècle.

Ensuite, que Frank a été formé exactement pour cela. Il n'a pas appris sa tradition dans la liberté d'un monde intact : il l'a apprise dans la clandestinité, en sachant dès neuf ans que ce qu'il recevait était menacé. Cela produit un rapport particulier au sacré — non pas un héritage qu'on reçoit, mais un feu qu'on porte.

Et enfin cette phrase, sur laquelle je voudrais que nous nous quitions ce soir : le tambour doit être creux pour que l'esprit puisse y habiter. L'enfant l'a entendue à neuf ans en travaillant un morceau de peuplier. Il lui restera toute une vie pour comprendre que cette règle ne vaut pas seulement pour les tambours.

POUR FINIR



Dans le prochain épisode : la quête de vision. Un adolescent monte seul sur une colline, avec sa pipe et une couverture. Quatre jours et quatre nuits sans eau, sans nourriture, sans dormir — à attendre que les Esprits veuillent bien parler. Et ils parleront.

D'ici là... écoutez ce qui bat sous vos pieds.

♪ GÉNÉRIQUE DE FIN ♪

« C'était Quand bat le tambour. Si ce chemin vous a parlé, partagez cet épisode, et retrouvez toutes les ressources sur frederic-amauger.com. Mitákuye Oyás'iny — à toutes mes relations. »

TEXTE DU GÉNÉRIQUE DE FIN

« Quand bat le tambour — Une vie de Frank Fools Crow, homme-médecine sioux », un podcast écrit et raconté par
Frédéric Amauger,
d'après son roman du même nom (Mama Éditions). Transcription accessible — tous les épisodes sur frederic-amauger.com.